

Pour l'occasion, on avait rassemblé tout le monde dans le seul local qui restait libre : la chapelle. C'était un peu petit, donc il devait y avoir des élèves partout, notamment à la tribune et sur les côtés, le long des murs. On avait installé un poste de radio sur l'autel et des hauts-parleurs supplémentaires dans la salle sur les radiateurs.

Il y avait là le nouveau Proviseur, M. MONARD qui prenait avec les élèves un premier contact -pas facile car il succédait à M. ROCHETTE qui avait été muté d'office à Clermont-Ferrand à cause du «mauvais esprit qui régnait dans l'établissement»- Il y avait aussi le Préfet régional, M. RIPERT que nous considérons, à tort ou à raison, comme l'un des responsables du départ du Proviseur.

Quand l'heure prévue de la diffusion arriva, nous vîmes les techniciens de la maison Racine s'affairer : ça ne marchait pas. Et très vite on sut pourquoi : les fils avaient été coupés en de nombreux endroits, là où des élèves étaient entassés le long des murs. On vit alors le Préfet se lever, tirer de sa poche le texte de l'allocution du Maréchal qu'il nous a lue d'un ton rageur. Puis il nous dit : «Maintenant vous allez dire après moi : Vive le Maréchal, vive la France !» Il y eut une rumeur confuse où se mêlaient les cris de «Vive le Maréchal, vive De Gaulle, vive la France !» et puis d'un coup un énorme «Vive la France !» qui fit résonner la voûte. Le Préfet, blême, prit son chapeau et quitta vite la salle, en recevant quelques boulettes qui venaient de la tribune.

Nous avons su, quelques semaines plus tard, que lorsque l'Amiral DARLAN était venu à Rennes, il n'était pas allé au lycée mais au Collège technique. Et là, m'a-t-on dit, pendant son discours dans les ateliers où étaient rassemblés élèves et professeurs, il est arrivé plusieurs fois que certaines machines se sont mises en route bruyamment, toutes seules...

SOUVENIRS de Georges ALESI, ancien professeur au lycée

J'ai connu aussi, dans les années qui ont suivi la libération, les poêles à bois et les fenêtres garnies de vitrex. J'étais alors jeune professeur, chargé d'une classe de première, et nous nous étions organisés pour remédier à la pénurie de bûches. Nous allions nous ravitailler en morceaux de poutres ou de planches dans la partie sinistrée du lycée. C'était en principe interdit mais le Censeur ne voulait pas savoir d'où venait notre bois. Nous avions notre réserve sous l'estrade qui portait le bureau : morceaux de bois et outils pour le débiter (hachette et scie égoïne). Il y avait même, dans une boîte en fer, des petits bâtonnets de poudre qu'un élève avait récupérés dans des douilles d'obus provenant d'un ancien parc de munitions dissimulé dans les sous-bois de Mi-Forêt. Rien de tel pour «lancer» le feu. Pendant les interclasses, on tirait l'estrade et on débitait le bois nécessaire pour l'heure suivante. Cela créait une atmosphère très conviviale. Et je revois encore, confortablement installé à côté du poêle, le préposé au feu, qu'un accord tacite mettait pratiquement à l'abri de toute interrogation. C'était l'image même de la béatitude ! Il n'en a pas moins passé très honorablement son bac à la fin de l'année.

Autre souvenir de l'état délabré du lycée dans l'immédiat après-guerre : j'occupais cette année-là, une classe au rez-de-chaussée le long de la rue Saint-Thomas. Un après-midi, je fus intrigué pendant mon cours par un bruit bizarre, revenant à intervalles réguliers, du côté de la porte. Je soupçonnai d'abord un élève de se livrer à je ne sais quel jeu pour troubler la classe et je m'approchai de cette travée de gradins. Peine perdue ! J'allais revenir vers ma chaise, quand, levant la tête, j'aperçus, sous la baguette éclatée qui laissait courir à nu les fils électriques au-dessus de la porte, de magnifiques étincelles bleues qui jaillissaient en grésillant. La baguette commençait à noircir. Je fis prévenir aussitôt le Censeur. Je me suis souvent demandé par quel miracle le feu n'a jamais pris dans le bâtiment au cours de ces années-là !

Georges ALESI